

Québec-en-Mexique : Boris Schoemann et David Paquet

Françoise Major

Numéro 152 (3), 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72629ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, F. (2014). Québec-en-Mexique : Boris Schoemann et David Paquet. *Jeu*, (152), 72–75.

Québec-en-Mexique : Boris **SCHOEMANN** et David **PAQUET**

Le Français Boris Schoemann, inestimable passeur de la dramaturgie québécoise au Mexique, y a monté en 2014 la pièce pour adolescents de David Paquet, *2h14*. Rencontre avec les deux créateurs à Mexico.

Françoise Major

2h14 de David Paquet, traduit et mis en scène par Boris Schoemann au Théâtre la Capilla, à Mexico, en 2014. Sur la photo : Luis Arturo García, José Antonio Becerril, María José Jiménez et Alejandro Toledo. © Patricia Reséndiz Yáñez





Boris Schoemann. © Josue Javier Pillé López

BORIS SCHOEMANN : LE PASSEUR

En arrivant au Mexique il y a 25 ans, Boris Schoemann a troqué un emploi d'administrateur de théâtre contre la mise en scène et la traduction. Il est aujourd'hui citoyen mexicain et directeur artistique du Théâtre la Capilla.

Depuis une quinzaine d'années, vous traduisez et mettez en scène un nombre important d'œuvres québécoises contemporaines. Seulement cet été, *2h 14* de David Paquet, *Kiwi* de Daniel Danis et *Tom à la ferme* de Michel Marc Bouchard sont à l'affiche. Votre compagnie s'appelle Los Endebles, soit « Les Feluettes ». Peut-on parler d'un second coup de cœur, après celui que vous avez eu pour le Mexique ?

Boris Schoemann – Oui, tout à fait. Les auteurs québécois m'ont très bien reçu en 2000, lorsqu'on m'a octroyé la première bourse Mexique-Québec. J'ai traduit quatre pièces mexicaines que j'ai mises en lecture-spectacle à l'UQAM avec les étudiants de Larry Tremblay. Ce séjour m'a permis de rencontrer plusieurs auteurs. J'ai ensuite réalisé diverses résidences de traduction grâce au CEAD. Les textes que j'ai traduits il y a plus de 10 ans commencent à être montés un peu partout au Mexique et ailleurs en Amérique latine. Je viens d'ailleurs de recevoir une invitation pour monter *Les Feluettes* au Costa Rica.

Pour la mise en scène de *2h 14*, une jeune compagnie de théâtre, El Coro de los Otros, vous a invité. Comment s'est fait le choix de l'œuvre ?

B. S. – Je leur ai proposé une vingtaine de textes. Ils ont choisi *Les Yeux d'Anna* de Luc Tartar, mais j'avais déjà décidé de le monter avec ma compagnie. Ils ont alors hésité entre *Désordre public* d'Evelyne de la Chenelière et *2h 14* de David Paquet. Je les ai dirigés vers *2h 14*. J'avais envie de monter *Porc-épic* depuis longtemps, ça ne s'était pas fait, et *2h 14* me permettait de changer mon discours scénique. J'ai traduit la pièce rapidement, en dictant le texte à l'un des acteurs de la troupe; ensuite, on a effectué de légères adaptations.

Votre version de *2h 14* est très incarnée dans l'univers mexicain. Le français québécois se traduit-il facilement vers l'espagnol ?

B. S. – Ce n'est pas une question de joul ou d'argot: la poésie du français se transpose à l'espagnol naturellement. J'ai traduit sans problème des contes urbains d'Yvan Bienvenue, un joul très dur. J'ai d'ailleurs instauré une tradition de contes noirs de Noël à la Capilla.

Celui qui doit s'émouvoir, c'est le public, pas l'acteur.

Le jeu français a la réputation d'être retenu, intellectualisé; vous travaillez avec des acteurs mexicains. Quel rapport entretenez-vous avec eux ?

B. S. – Toute ma culture théâtrale vient de la France, mais il y a 25 ans que je vis ici, donc j'ai dû mettre pas mal de « sauce mexicaine » dans mon travail! Les acteurs mexicains sont très généreux, émotifs; moi, je leur demande de ne pas sortir leurs tripes sur scène, d'éviter le mélodrame exacerbé qu'on aime tant ici. Celui qui doit s'émouvoir, c'est le public, pas l'acteur.

Vous êtes dans une posture privilégiée pour comparer les dramaturgies actuelles du Québec et du Mexique. Auriez-vous tendance à les rapprocher ou à en noter les différences ?

B. S. – Il n'y a aucune différence, pour moi, entre ces deux dramaturgies. Les Québécois écrivent à partir des sentiments, ce qui fonctionne énormément au Mexique. La narration scénique de Daniel Danis, l'humour de Michel Marc Bouchard et de David Paquet, le bizarre de Larry Tremblay... Les Mexicains adorent les pièces québécoises parce qu'elles parlent de leur réalité.

On dit parfois des Mexicains qu'ils sont *malinchistas*, c'est-à-dire qu'ils préfèrent trahir leur patrie à la faveur des étrangers (comme l'aurait fait La Malinche, première interprète nahuatl-espagnol, qui s'est alliée à Cortès). Est-ce aussi vrai au théâtre ?

B. S. – D'abord, ce qui est merveilleux au Mexique, c'est la prépondérance des nouvelles dramaturgies, comme au Québec, du reste ! La majorité des textes montés sont contemporains – mexicains ou étrangers, c'est moitié-moitié. Alors oui, il y a un intérêt du public d'ici pour son théâtre. Cela dit, l'idée que ce qui vient d'ailleurs est mieux existe toujours : le « malinchisme » est, en effet, très installé au Mexique. Je suis un des premiers à dire que la dramaturgie mexicaine contemporaine est excellente.

2h14 de David Paquet, traduit et mis en scène par Boris Schoemann au Théâtre la Capilla, à Mexico, en 2014. Sur la photo : Pamela Almanza, José Antonio Becerril, Alejandro Toledo, Luis Arturo García et Patricia Yáñez.
© Patricia Reséndiz Yáñez

En 2007, Rodolfo Obregón, critique et professeur de théâtre, déplorait dans les pages de *Jeu* 123 l'inégalité des rapports Québec-Mexique. Que manque-t-il pour que le théâtre mexicain soit plus largement diffusé au Québec ?

B. S. – Il l'est de plus en plus. Le FTA programme des compagnies mexicaines ; je suis moi-même invité aux Coups de théâtre cette année – Rémi Boucher, le directeur de ce festival, est très intéressé par l'Amérique latine. Il est vrai qu'on sent que le marché québécois est petit et qu'il privilégie sa propre création. Mais je trouve que c'est en train de s'ouvrir.

Les ambassades soutiennent-elles votre travail ?

B. S. – Au début des années 2000, l'ambassade du Canada m'appuyait énormément. J'ai d'ailleurs reçu une médaille du Gouverneur général. Cependant, depuis l'arrivée de Harper, on a complètement abandonné la culture. C'est une honte ! La Délégation du Québec a pris le relais. J'ai reçu l'Ordre des francophones d'Amérique en 2012 grâce à elle. La France, pendant ce temps, ne sait pas qui je suis.



La majorité des textes montés sont contemporains – mexicains ou étrangers, c'est moitié-moitié. Alors oui, il y a un intérêt du public d'ici pour son théâtre.



David Paquet. © Yanick Corriveau

DAVID PAQUET : ALLER-RETOUR

Diplômé de l'École nationale de théâtre en 2006, David Paquet est fréquemment joué sur la scène internationale, principalement en Europe. Le Mexique constitue une première incursion de ses pièces en Amérique latine.

Votre première visite au Mexique remonte à il y a six ans. Vous y êtes retourné une seconde fois pour *2h14*. Que reprenez-vous de votre expérience?

David Paquet – En novembre 2008, je m'étais rendu à Colima, petite ville de 150 000 habitants, afin d'assister à la toute première production professionnelle de *Porc-épic*, dans une traduction et une mise en scène de Héctor Castañeda Arceo. Un rêve se réalisait: voyager à travers la fiction était devenu – concrètement – voyager grâce à la fiction. J'avais passé le vol le nez collé contre le hublot, porté par un sentiment de tous les possibles.

Je me souviens des chauve-souris de Guadalajara; d'avoir évité à tout prix l'eau, les fruits et les légumes; d'avoir été estomaqué par le faible prix des taxis et de l'alcool; d'avoir accepté – et aimé – le plat de sauterelles grillées que l'on m'a gentiment offert; de m'être baladé sur la magnifique plage de Manzanillo; de mon sourire permanent.

On m'avait prévenu de la propension mexicaine à verser dans le mélodrame.

Je me souviens aussi d'une production de *Porc-épic* à l'image de qui j'étais à cette époque: sans le sou et débordant de bonne volonté. On m'avait prévenu de la propension mexicaine à verser dans le mélodrame. C'était bel et bien le cas. Mais tel qu'en témoignaient les vives réactions du public, la recette fonctionnait à merveille. Qui étais-je pour juger?

Une quinzaine de voyages et de productions plus tard, en juin 2014, je suis de retour au Mexique. Cette fois à Mexico, pour voir *2h14* dans une traduction et une mise en scène de Boris Schoemann. Je m'endors dès le décollage: prendre l'avion, c'est long et on y mange mal.

Aussitôt à Mexico, je retrouve – quel soulagement! – l'enchantement des premiers voyages. Ô magnifique et monstrueuse Mexico! Pendant le simple trajet menant au théâtre: du bruit partout, des feux rouges apparemment facultatifs, de soudaines et multiples tempêtes – c'est la saison des pluies –, des bouchons sans fin, d'étranges sensations dans mon ventre (je ne me prive pas de fruits ni de légumes, cette fois...) et des enfants qui quêtent sur l'autoroute.

À l'opposé de ce chaos, la mise en scène à laquelle j'assiste est d'un dépouillement et d'une finesse rares. La proposition de Schoemann à la fois est fidèle au texte et jette une lumière inédite sur lui: là où j'imaginai un continental en épilogue, on m'en sert un durant toute la pièce; là où je voyais un requiem, on me propose une fête sur fond de musique électronique. Mon étonnement n'a d'égal que mon plaisir.

Quand je ressors du théâtre, la ville me semble plus calme, plus accessible. Inspirante, même. Et je réalise: c'est que je viens de voyager à travers la fiction. Doux retour à la case départ. Le lendemain, je reprends l'avion. ●

Françoise Major est écrivaine, réviseuse et rédactrice-traductrice. Son premier recueil de nouvelles, *Dans le noir jamais noir*, est paru aux Éditions La Mèche en 2013. Elle vit aujourd'hui à Mexico.